NOTICE

SUR LE DOCTEUR

JOSEPH GENSOUL

Ex-chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon,
Chevalier de la Légion-d'Honneur,
Lauréat de l'Institut,
Membre de plusieurs Sociétés savantes
Françaises et étrangères.



LYON
IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN
Rue d'Amboise, 6.

—

1859

Se vend
au profit de l'Hospice des Vieillards
de la Guillotière.



JOSEPH GENSOUL

Né à Lyon le 8 janvier 1797,

Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, de 1826 à 1832,

Lauréat de l'Institut,

Chevalier de la légion d'honneur,

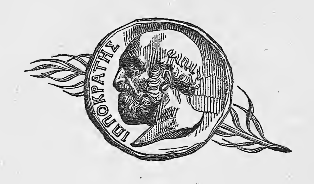
Mort à Lyon le 4 novembre 1858.

NOTICE

SUR LE DOCTEUR

JOSEPH GENSOUL

Ex-chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon,
Chevalier de la Légion-d'Honneur,
Lauréat de l'Institut,
Membre de plusieurs Sociétés savantes
Françaises et étrangères.



LYON
IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN
Rue d'Amboise, 6.

—

1859



NOTICE HISTORIQUE

SUR LE DOCTEUR

JOSEPH GENSOUL

Joseph Gensoul naquit à Lyon le 8 janvier 1797. Sa mère, Marie-Joséphine Lécuyer, appartenait à une ancienne et honorable famille de commerçants lyonnais. Son père, Joseph-Ferdinand Gensoul, était de Connaux, département du Gard. Le génie semblait héréditaire dans cette famille. Le père, en effet, amateur passionné des sciences physiques, qu'il cultivait avec succès, s'est fait un nom dans l'industrie par plusieurs inventions remarquables, et notamment par l'application de la vapeur à l'étouffage et à la filature des cocons. On lui doit une pompe à vapeur à balancier hydrau-

lique. Dans le domaine de la physique pure il fut, en 1802, l'auteur de la belle découverte du dégagement du calorique de l'air lors de sa brusque compression.

Les goûts et les aptitudes du fils semblaient le destiner à suivre une carrière toute tracée par le père. Mais celui-ci, plein du souvenir amer des luttes à soutenir et de l'opposition malveillante qu'il avait eue à surmonter pour faire accepter ses inventions, lui fit embrasser la médecine.

Après avoir achevé, en 1814, ses études au collége de Lyon, Joseph Gensoul entra, la même année, comme élève à l'école secondaire de médecine de cette ville.

Nommé interne au concours de 1818, il achevait à peine sa troisième année d'internat, lorsqu'il concourut de nouveau pour la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. Après une lutte mémorable par le nombre et le mérite de ses compétiteurs, il l'emporta sur eux et fut proclamé le 5 décembre 1822.

Il comptait mettre à profit, suivant l'usage, les six années qui le séparaient encore de son entrée en exercice, pour se perfectionner par la pratique des grands hôpitaux de France et de l'étranger, lorsque la mort prématurée de son prédécesseur

le fit rappeler de Paris, en 1824, au moment où il venait de passer sa thèse de docteur.

L'Administration des hôpitaux craignit d'abord de confier à une si jeune expérience un service chirurgical aussi important que celui de l'Hôtel-Dieu de Lyon, et lui adjoignit le docteur Janson, dernier chirurgien major sortant. Mais elle ne tarda pas à être rassurée sur le compte du nouvel élu. Dès son entrée, Gensoul se montra au niveau de cette lourde tâche, en joignant au caractère vif et entreprenant du jeune homme, le talent opératoire et la sagacité d'un praticien consommé. Un an plus tard, il restait seul chargé d'un service sans analogue dans les autres hôpitaux, et qui se composait alors de plus de quatre cents lits. Sur ce vaste théâtre, qu'il occupa pendant près de huit ans, il ne cessa de déployer les rares et brillantes qualités qui le distinguèrent comme opérateur, continuant l'antique renommée de la chirurgie lyonnaise, et l'entourant du plus vif éclat dont elle ait jamais brillé.

Outre l'amputation du maxillaire supérieur, opération inconnue avant lui et récompensée par le prix Monthyon; outre diverses extirpations de la parotide, l'emploi vulgaire du nitrate d'argent dans les maladies oculaires, la cautérisation des veines pour en obtenir l'oblitération, et une foule

de procédés opératoires mentionnés dans les thèses de ses élèves, chaque jour voyait éclore sous sa main quelque modification ingénieuse suscitée par la singularité des cas et marquée au coin de l'originalité et de l'à-propos.

Au mois de janvier 1832, date fixée pour sa sortie des hôpitaux, les salles étaient encore encombrées par les blessés de Novembre. L'Administration, jalouse de conserver aux malades des soins aussi éclairés, aussi nécessaires que ceux de Gensoul, le pria de continuer encore son service, qu'il ne cessa définitivement que huit mois plus tard. A l'époque de ces tristes journées, non seulement il eut à déployer, comme chirurgien, une incessante activité, mais encore il dut s'interposer entre les vaincus et les vainqueurs avides de carnage, et il sut, par son énergique attitude et l'autorité de sa parole, faire respecter les droits des blessés et l'inviolabilité de leur asile.

En dehors des hôpitaux, la réputation de Gensoul s'accrut rapidement; son nom fut bientôt européen; son talent lui valut de tous côtés des titres académiques, et de tous pays des clients empressés de réclamer ses conseils. Jusqu'à la fin, sa vie fut une vie militante remplie par les consultations, les soins à donner à ses malades, et mar-

quée presque chaque jour par une ou plusieurs opérations importantes, entre autres par de nouvelles amputations du maxillaire, par des extirpations de la parotide, et la ligature de l'artère sous-clavière, suivies de succès. La réussite, d'ailleurs, semblait s'attacher à ses opérations, ce qui faisait dire qu'il avait la main heureuse. Si son habileté chirurgicale explique jusqu'à un certain point le secret de ce rare bonheur, la fascination qu'il exerçait sur le moral de ses malades pouvait en revendiquer une bonne part. Nul ne possédait mieux que lui cet art de décider promptement un malade à une opération nécessaire, de dissiper ses craintes et de faire naître la confiance qui prépare le succès. Il avait pour précepte de ne laisser un malade que le moins de temps possible sous la menace d'une opération; aussi le consultant craintif de la veille devenait-il l'opéré séduit et satisfait du lendemain, et pour toujours un ami enthousiaste et dévoué.

Il eut maintes fois à mettre en pratique, presque malgré lui, ce précepte de la promptitude. En effet, soit qu'il fût appelé au loin par quelque client, soit qu'il visitât, pour cause de santé, les pays étrangers, son nom, devenu synonyme d'habileté et de succès, attirait sur ses pas une clientelle

d'occasion à laquelle il lui était impossible de se soustraire. Ses confrères, reconnaissant hautement sa supériorité, n'étaient pas les moins empressés à réclamer, pour leurs malades, le bénéfice de sa présence; et bien souvent, séance tenante, il fut obligé de pratiquer avec des instruments d'emprunt, des opérations dont plus d'un chirurgien ne se serait chargé qu'après s'y être préparé, ou tout au moins après y avoir préparé les malades.

Dans ses opérations, Gensoul réalisait de tous points le vieux précepte du *Citò, tutò et jucundè.* Personne ne le surpassa pour la promptitude et l'élégance de l'exécution. Possédant des connaissances d'anatomie exactes, et doué d'un tact et d'une dextérité vraiment merveilleux, il semblait se jouer des difficultés. Son bistouri intelligent manœuvrait à l'aise au milieu des nerfs et des vaisseaux dans les régions les plus dangereuses de l'économie. Cette sûreté de main, cette confiance en lui-même, tout à la fois gage et auxiliaire d'un sang-froid peu commun, laissaient à son esprit, au milieu des opérations les plus ardues, toute liberté pour encourager et entretenir son malade, détourner et captiver son attention par une conversation originale et pleine de saillies. Combien de fois ne lui est-il pas arrivé d'appeler

le sourire sur des lèvres crispées par la douleur, anticipant ainsi sur la découverte de l'éthérisation, qu'il s'empressa d'ailleurs d'accepter comme un immense bienfait pour ses opérés!

Un des caractères saillants de sa pratique était la soudaineté des décisions unie à un besoin de tout simplifier. Mis en face d'un cas chirurgical nouveau, rare ou même usuel, il en improvisait la solution d'une façon heureuse, et toujours par des moyens d'une extrême simplicité. Un très petit nombre d'appareils, d'instruments ou d'aides lui étaient nécessaires, et, à voir dans son cabinet l'unique tablette qui supportait ses instruments, on pourrait à peine croire qu'elle ait pu suffire aux exigences d'une pratique aussi variée qu'étendue.

Bon, serviable, humain, accessible à tous de jour et de nuit, il ne refusa jamais à un malheureux les secours de son expérience.

Ce fut vraiment, même hors des hôpitaux, le chirurgien le plus populaire. Combien d'indigents ou de malades peu aisés n'a-t-il pas opérés, guéris ou secourus, heureux de recueillir pour tout salaire la reconnaissance du pauvre, qui bénit et vénère sa mémoire!

En 1838, moins de six ans après sa sortie des

hôpitaux, Gensoul recevait la décoration de la Légion-d'Honneur.

En 1839, il était nommé administrateur de l'hospice des Vieillards de la Guillotière. Acclamé comme Président, dès son entrée, il occupa ce poste jusqu'à sa mort. Sous son administration sage et prévoyante, cet Etablissement vit s'ouvrir une ère de prospérité due en grande partie aux legs et aux dotations nombreuses que lui valait un patronage aussi éminent. Au lieu de six à huit vieillards que l'on ne pouvait entretenir à l'origine que d'une façon précaire et tout à fait insuffisante, cet Hospice en entretient aujourd'hui près de cent, et pourvoit à tous leurs besoins d'une manière assurée.

Absorbé par sa nombreuse clientelle, il n'eut que très rarement le temps d'écrire. A part sa lettre chirurgicale sur les maladies du maxillaire supérieur, et divers articles insérés dans son *Journal clinique des Hôpitaux de Lyon* ou dans les journaux de médecine de Paris, les travaux originaux qu'il a laissés sont en petit nombre, et les thèses de ses élèves ne contiennent qu'une très faible partie de ce que sa pratique pouvait offrir de nouveau ou d'intéressant à publier. Dès qu'il se sentit atteint de la maladie qui devait le conduire au tombeau, il manifesta l'intention de combler

cette lacune. Mais le mal croissant toujours ne lui en laissa pas le temps. Cloué brusquement sur un lit de douleur, il comprit que sa vie chirurgicale était finie, et il ne songea plus qu'à la vie au-delà du tombeau.

Dirai-je ici sa douce résignation, la ferveur de ses sentiments chrétiens, l'angoisse de tout une population, les témoignages sans nombre de sympathie affectueuse venus de toutes parts pendant neuf mois d'une longue et pénible agonie? Des voix éloquentes se sont acquittées de ce soin sur le bord de sa tombe. Mais ce qui appartient surtout à l'élève qui fut admis pendant si longtemps dans son intimité, c'est de dire combien Gensoul était affable, loyal, peu soucieux de la gloire, de l'éclat des honneurs et des distinctions académiques. Simple, sans apprêt, content de tout, modeste au fond, quoiqu'il eût conscience de sa valeur, il plaça toujours ses suprêmes jouissances dans le tranquille bonheur du foyer domestique. Aussi fut-il tendrement chéri des siens, qui pleurent aujourd'hui comme leur chef vénéré celui que la science et son pays pleurent et regrettent comme un grand chirurgien. Le 4 novembre 1858, Joseph Gensoul rendait son âme à Dieu.

A. Pérouse, d.-m.-p.

OBSÈQUES

DU

DOCTEUR J. GENSOUL.

La mort du docteur Gensoul a été un deuil public pour sa ville natale; Lyon perdait en lui un de ses plus illustres enfants. Ses obsèques ont eu lieu le 6 novembre, au milieu d'un immense concours de toutes les classes de la société.

Le deuil était conduit par les deux fils du défunt, et par les docteurs Pillet et Pérouse, ses élèves. Les cordons du poële étaient tenus par MM. les docteurs Bonnet, Pétrequin et Desgranges, ses collègues de l'Hôtel-Dieu, et par M. Thevenin, administrateur de l'hospice de la Guillotière, hospice dont M. Gensoul était président depuis 1840.

Le corps médical, la magistrature, le barreau, la Société de médecine, les Sœurs hospitalières de nos hôpitaux faisaient à l'illustre défunt un cortége digne de sa renommée. Les vieillards de l'hospice de la Guillotière, qui devaient tant à son

patronage, étaient accourus pour entourer ses dépouilles mortelles. On peut dire que les funérailles du docteur Gensoul ont été un hommage public rendu à sa mémoire.

On lit, dans le *Bulletin* de la *Gazette médicale* de Lyon (numéro du 16 novembre 1858):

« Un deuil vient de s'ouvrir pour la chirurgie lyonnaise, qui sera porté par tous les amis de la science : Gensoul est mort. L'Europe, le monde entier comprendront, en la partageant, l'impression née sur le bord de la tombe où se prononçait hier, par des amis en pleurs, ce nom parmi nous à la fois populaire et célèbre.

« L'invention qui lui assure un rang dans la pléiade des maîtres de l'art, ne fut ni une de ces improvisations dont le hasard dispute l'honneur au génie, ni une de ces témérités que le succès peut seul absoudre.Fondée sur la coordination méthodique de principes certains, elle réussit parce qu'elle devait réussir; elle s'est généralisée parce qu'elle était constituée de manière à donner, entre toutes les mains, d'aussi beaux résultats; elle éternisera la mémoire de son auteur, parce qu'elle porte tous les traits des découvertes qui vengent notre science du reproche d'incertitude,

tout en lui conquérant de nouveaux titres à la reconnaissance de l'humanité souffrante. Gensoul, par la seule influence de son talent, occupait à Lyon une place capitale. Que d'angoisses n'a pas calmées — et jusqu'aux confins les plus reculés de notre province médicale — la perspective d'un recours à ses inspirations si souvent heureuses dans les cas graves ou désespérés! Quoique sorti des hôpitaux depuis plus de vingt-cinq ans, quoique fuyant par goût les positions officielles, il n'avait pas vu diminuer le prestige de son nom qui, pour les malades, était presque devenu synonyme de bonheur en chirurgie. On s'en est aperçu à ses obsèques vraiment imposantes, où se pressait une foule avide de payer le tribut suprême à l'homme qui pour quelques-uns avait été un maître, pour beaucoup un sauveur, pour tous un encouragement et un exemple.

« Nous ne saurions mieux apprécier la carrière de Gensoul qu'en laissant la parole à ceux de nos confrères qui se sont acquittés si dignement, sur sa tombe, de ce pieux devoir. Jamais hommages mieux mérités ne furent plus noblement rendus. Nous félicitons surtout les éloquents interprètes de la douleur publique d'avoir su s'affranchir de ces adulations banales qu'un coin de terre en-

tr'ouvert inspire trop facilement à toute âme sensible. Louer un mort de qualités autres que celles qu'il eut, ce n'est pas seulement ternir sa mémoire, qu'on semble rendre complice d'un mensonge; c'est risquer de lui porter préjudice, en provoquant une réaction dont souvent les effets remontent plus haut que sur le malencontreux apologiste. »

(P. Diday, *Rédacteur en chef de la Gazette médicale de Lyon.*)

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. BONNET.

Le médecin éminent auquel nous rendons les derniers devoirs est un des hommes qui ont le plus illustré le majorat de l'Hôtel-Dieu, et le plus contribué à maintenir et à accroître l'antique réputation de la chirurgie lyonnaise. Personne ne l'a surpassé par l'invention rapide d'un plan opératoire, par l'habileté de l'exécution, par la fécondité des ressources, par le sang-froid au milieu du danger. Combien de ses créations soudaines seront

perdues pour l'avenir! Mais plusieurs resteront et ont depuis longtemps pris place dans le domaine de l'art.

Ce fut une lutte mémorable qui valut à M. Gensoul la place de chirurgien en chef de notre grand hôpital. Dire qu'il eut pour compétiteurs des hommes comme Serres, qui plus tard fut le digne successeur de Delpech à Montpellier; Beaumès, à qui ses ouvrages ont assuré, depuis, une place si élevée dans la littérature médicale; Bottex et Battigne, qui ne tardèrent pas à prendre dans la pratique civile un rang du premier ordre, n'est-ce pas dire à ceux qui connaissent la haute impartialité des jurys lyonnais, de quelles qualités dut faire preuve le candidat nommé pour rester vainqueur de tels adversaires?

Six années devaient s'écouler entre ce concours et l'entrée en exercice du nouveau titulaire. Ce stage fut abrégé par la fin si tristement prématurée de Mortier. M. Gensoul, alors qu'il n'avait pas atteint sa vingt-neuvième année, dut faire face à toutes les difficultés d'un service de plus de quatre cents malades. La tâche ne fut pas cependant au-dessus de ses forces; et si quelques-uns de ses

contemporains furent sévères à son égard, ils oublièrent trop qu'il est des qualités qui s'excluent; qu'il ne faut pas demander les patientes recherches aux esprits qui devinent, les lentes méditations à ceux que servent la sûreté du coup d'œil et celle de la main. Plus tard, en voyant notre collègue agir avec une habileté merveilleuse et se montrer plein d'expédients heureux dans des entreprises téméraires en apparence, ceux qui avaient douté de lui se rassurèrent d'abord et applaudirent ensuite avec la jeunesse éblouie.

Ceci se passait de 1826 à 1831; c'était le temps où les Abernéthy, les Cooper et les Dupuytren semblaient avoir atteint les dernières limites des hardiesses opératoires.

Notre collègue ne se borna pas à suivre la voie ouverte par ces grands hommes; il fit plus, il créa l'opération la plus hardie, la plus éloignée des précédents connus, celle enfin que l'expérience a le mieux marquée de sa souveraine consécration: je veux parler de l'amputation du maxillaire supérieur. M. Gensoul en conçut les règles avec une grande puissance de combinaison, et, au milieu de difficultés qui, pour être abordées avec succès,

exigeaient autant de fermeté dans l'âme que de dextérité dans la main, il sut compléter par l'habileté de l'exécution la justesse de la conception première. L'opération, couronnée d'un plein succès, eut un grand retentissement; sur le rapport de Dupuytren, elle valut à son auteur l'un des prix Monthyon.

Des innovations analogues, quoique moins capitales, se succédaient avec rapidité à l'Hôtel-Dieu de Lyon; et, dans ce temps où de chaudes convictions se traduisaient par des oppositions ardentes ou des adhésions enthousiastes, un journal était devenu nécessaire. Ce fut pour répondre à ce besoin que M. Gensoul fonda, avec M. Alphonse Dupasquier, une publication périodique de médecine. L'œuvre de ces deux auteurs obtint un succès mérité, et elle a conservé le privilége, rare pour un journal, de survivre au temps de sa publication et d'être recherchée à l'égal d'un livre de bibliothèque.

A la fin de 1831, les six années de son majorat étant expirées, M. Gensoul dut quitter les hôpitaux, et, comme tous ceux qui se sont identifiés avec ces asiles des misères humaines, il ne s'en éloigna

pas sans d'amers regrets. Ces regrets furent partagés par les pauvres, par la communauté et par les élèves. Chacun comprenait que, plein de jeunesse, de zèle et d'initiative, notre collègue pouvait encore rendre de grands services; et chacun s'était attaché à lui, tant il avait été pour tous d'un accueil gracieux et d'un empressement plein de cordialité.

Rentré dans la pratique civile, il y déploya toutes les qualités qui l'avaient distingué dans les hôpitaux; et, quoiqu'il n'eût plus le prestige d'une position officielle, sa réputation fit de nouveaux progrès: son nom fut toujours entouré d'une popularité sans égale, et il resta le centre d'une école de jeunes médecins qu'il avait réunis pendant son majorat et qui furent toujours pleins de dévouement et d'admiration pour lui.

Pendant cette période de son existence, M. Gensoul porta sur les sujets les plus divers cette activité dévorante à laquelle sa profession ne pouvait suffire, et que révélait sa conversation, toujours si animée, si pittoresque et si pleine d'imprévu et de saillies.

Plusieurs sciences occupèrent successivement ses loisirs; mais il se préoccupa surtout des appli-

cations de la physique à l'industrie, entraîné sans doute dans cette voie par les sentiments d'admiration et de respect qu'il avait conservés pour la mémoire de son père. Son père, Joseph-Ferdinand Gensoul, était l'un des auteurs de la fameuse expérience qui démontre l'élévation de température que produit la compression instantanée de l'air; et c'est lui qui a le premier appliqué le chauffage par la vapeur à la filature des soies. Comme beaucoup d'inventeurs, il avait vu succomber sa fortune dans des entreprises qui devaient un jour honorer et enrichir son pays ; il resta sous le poids de charges au-dessus de ses forces..... Le premier usage que le fils respectueux fit du produit de son travail fut d'exonérer son père. Je ne veux pas élever cette action au-dessus de l'accomplissement d'un devoir : je tenais cependant à la rappeler sur le bord de cette tombe. Au seuil de la vie future nous le sentons plus vivement que jamais : ce qui reste de l'homme, ce qui pèse dans la balance éternelle, ce n'est pas le talent qu'il a déployé, c'est le bien qu'il a fait.

Dans cette pensée, je dois rappeler les services que M. Gensoul a rendus à l'hospice de la Guillotière, dont il a présidé l'administration pendant

ces dix-huit dernières années. De son entrée dans le conseil a daté une ère nouvelle pour cet Etablissement hospitalier. En 1840, l'hospice de la Guillotière était obligé de recourir à des quêtes pour subvenir à l'alimentation de seize ou dix-sept vieillards au plus : aujourd'hui il en entretient près de cent, dont l'existence est assurée par des legs nombreux.

Beaucoup d'hommes graves ont désiré et se sont ménagé eux-mêmes un temps de repos entre les agitations de la vie et la fin de leur existence, afin de se recueillir dans la méditation des vérités éternelles : ce temps précieux a été donné à M. Gensoul. Au milieu de la décadence de ses forces physiques, mais dans la plénitude de ses facultés morales, il a envisagé avec calme la mort qui s'approchait, et il s'y est préparé en chrétien. Dans cette heure suprême, dont aucun nuage ne lui a voilé pendant plusieurs mois les sévères enseignements, il a été plein de résignation et de piété; et, entouré du dévouement et de l'affection des siens, recevant de toutes parts des témoignages d'intérêt et de regrets, il a rendu son âme à Dieu.

Et maintenant, Messieurs, sans détacher nos

yeux de cette tombe, nous est-il possible de ne pas reporter notre pensée sur les collègues que nous avons perdus en si grand nombre dans ces dernières années? Que d'hommes qui étaient notre honneur et notre orgueil, et que nous avons vus disparaître en peu de temps !

En nous rappelant tant de morts prématurées, tant d'existences rapidement consumées dans l'exercice d'une profession qu'on ne peut bien remplir qu'à la condition de s'associer aux douleurs de ses semblables, nous pourrions éprouver un découragement égal à notre tristesse. Que ce découragement, Messieurs, reste loin de nos âmes; nous ne serions pas dignes de ceux auxquels nous succédons, si, pénétrés des devoirs plus étendus que nous impose leur mort, nous ne cherchions pas à imiter leur dévouement aux malheureux et leur soin constant de maintenir l'honneur et la réputation du corps médical, auquel leur vie et leurs travaux ont donné un si légitime éclat.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. PÉTREQUIN

Vice-Président de la Société de médecine.

—

La Société de médecine de Lyon ne pouvait rester silencieuse en présence de cette fosse où viennent de descendre les restes mortels de l'un des membres les plus notables que, depuis son origine, elle ait comptés dans son sein. Frappée sans relâche par la mort, qui décime impitoyablement le corps médical lyonnais qu'elle représente, — Viricel, Colrat, Polinière, Bajard, Commarmond, Giraud, Brachet, Sénac, Gensoul! — elle doit un instant faire trève à sa profonde douleur; car c'est pour elle un devoir sacré de venir saluer une dernière fois, sur le bord de la tombe, ceux que nous ne devons plus revoir; il y a dans ces suprêmes adieux, à la fois un légitime hommage pour celui qu'elle pleure, une consolation pour ceux qui l'ont connu et un enseignement pour tous ceux qui lui survivent.

La vie de M. Gensoul est tout entière dans l'exercice de son art; parler de l'un, c'est faire l'histoire de l'autre. Joseph Gensoul est né à Lyon le 8 janvier 1797; rien dans son existence de collége ne révélait ses futures destinées; elles ne commencèrent réellement qu'à l'époque de son majorat à l'Hôtel-Dieu; il y préluda par un brillant concours, dans lequel il eut à lutter contre une foule d'hommes de mérite : Baumès, Clerjon, Bottex, dont tous les Lyonnais conservent la mémoire; Battigne et Serres, qui se sont fait un nom dans la célèbre école de Montpellier.

Lors de la mort prématurée (16 septembre 1824) de son prédécesseur (docteur Mortier), l'Administration de nos hôpitaux, trouvant le nouvel élu trop jeune, crut devoir réintégrer, pour une année, dans ses fonctions M. le professeur Janson, qui resta ensuite quelque temps comme son conseil et son mentor.

M. Gensoul fut installé le 1er janvier 1826; c'est le dernier qui ait été chargé de cet immense service de chirurgie sans exemple dans tous les hôpitaux de l'Europe; nous, ses élèves, nous nous lassions seulement à le suivre (1829) dans ses lon-

gues visites à travers les nombreuses salles de l'Hôtel-Dieu; après lui, son héritage chirurgical fut partagé : les forces d'un seul homme n'auraient plus suffi à porter ce grand fardeau, que rendaient de plus en plus lourd les besoins et les misères d'une population toujours croissante; c'est là que sa capacité se révéla tout entière.

M. Gensoul a réalisé un type à part; c'était une individualité rare. Son expérience se forma et se mûrit rapidement à cette vaste école; il acquit, par ces épreuves de tous les jours, une sûreté de coup d'œil, une rapidité de jugement et une dextérité manuelle qui font la fortune des hommes de l'art et sont l'apanage des grands maîtres. Là, son esprit inventif trouvait sans cesse un aliment nouveau; c'est là qu'il a trouvé cette foule de procédés opératoires, dont chacun des principaux aurait suffi pour établir la réputation d'un homme. Les Sœurs de l'Hôtel-Dieu se plaisaient à dire qu'il avait la *main heureuse*. On se rappelle encore à l'hôpital ses succès vraiment inouïs dans l'opération de la taille et de la hernie étranglée, succès qui ne se sont pas démentis dans sa pratique civile.

M. Gensoul, dès son début, se plaça au pre-

mier rang; il conquit rapidement la faveur publique.

L'observateur, en le suivant à mesure qu'il s'avance dans la carrière, est frappé des allures de cet esprit fertile et de ce génie qui imagine, qui réalise, qui simplifie. Une rapide esquisse de son existence chirurgicale va nous en fournir un éclatant témoignage : la méthode de la cautérisation, qui de nos jours a pris une si grande extension, lui doit plusieurs innovations heureuses; c'est lui qui le premier a appliqué le caustique sur les veines variqueuses; — c'est lui qui le premier a élevé la cautérisation de la cornée au rang de méthode thérapeutique; — tout le monde connaît ses instruments ingénieux pour sonder le canal des larmes et en cautériser le trajet. — Combien de fois ses élèves ont-ils admiré le procédé opératoire si simple qu'il appliquait à la cure des polypes utérins! Il se bornait à en étrangler le pédicule avec une pince, et en peu de jours la production morbide se détachait sans accidents.

Rappellerai-je ses procédés de simplification dans le traitement des fractures, son mode d'extension continue dans les fractures de cuisse, à

l'aide de ressorts munis d'un dynamomètre; sa planchette rembourrée, dans les fractures de jambe qu'il traitait sans bandage?

Il est surtout trois grandes opérations qui lui ont fait le plus grand honneur. C'est d'abord l'ablation de la parotide dégénérée, ablation dont la possibilité avait été révoquée en doute par les plus habiles maîtres de l'art; il l'a complètement pratiquée trois fois; la première opération date de 1827. Ses trois malades ont guéri, et même l'un d'eux vit encore aujourd'hui.

A la même époque, il réalisa un autre progrès opératoire. Il s'agit de l'amputation d'une moitié du maxillaire inférieur désarticulé jusque dans sa jointure avec le crâne.

Mais l'opération qui a eu le plus de retentissement, celle qui a éclipsé toutes les autres, c'est l'ablation de la mâchoire supérieure malade. Le premier, il a conçu l'idée, arrêté le plan et formulé la méthode. L'illustre Dupuytren lui-même n'a point accompli cette grande amputation. C'est en vain qu'on a voulu la disputer à notre maître (1);

(1) Voyez *Travaux du docteur Gensoul*, page 49.

elle restera comme son plus beau titre de gloire. Sa première opération date de 1827, et, depuis lors, la chirurgie lyonnaise, marchant sur ses traces, a vulgarisé cette brillante conquête de l'art, qui immortalisera le nom de Gensoul.

Vous le voyez, Messieurs, il a, dans sa sphère, largement satisfait à cette loi du travail que la Providence impose à l'homme. Son activité dévorante, que ne pouvaient absorber ni l'étendue de son service d'hôpital ni les exigences d'une clientelle toujours croissante, cherchait sans cesse un nouvel aliment. C'est elle qui le poussa à réinstaller à Lyon le journalisme médical (1830), et le recueil périodique qu'il dirigea successivement avec MM. Dupasquier et Imbert, de regrettable mémoire, contribua non seulement à répandre son nom et ses succès, mais à jeter beaucoup d'éclat sur la médecine et la chirurgie lyonnaises. Sa réputation est devenue européenne. Le célèbre Lisfranc disait un jour que notre siècle ne possédait que trois grands opérateurs, et Gensoul était l'un d'eux (1). Il faut reconnaître qu'il avait de grandes

(1) En voici un exemple mémorable : en 1846, un amateur d'escrime reçoit, à Caen, en faisant des armes, un coup de

qualités et une grande aptitude chirurgicales. C'était une imagination créatrice, sagace, entreprenante; ce n'était pas l'homme des règles; il ne craignait pas, dans l'occasion, quand la nécessité le pressait, de se soustraire aux préceptes classiques, mais c'était pour reculer les limites de l'art. Qui de nous n'a admiré son coup d'œil de maître, le tact précieux et le sens vraiment chirurgical dont il faisait preuve dans les circonstances les plus difficiles? C'était chez lui une sorte d'intui-

fleuret dans l'aisselle; l'artère axillaire est atteinte, et, malgré les soins les mieux entendus, il se développe un anévrisme traumatique. Le blessé, effrayé des progrès toujours croissants du mal, se rend à Paris et va consulter le célèbre Lisfranc : celui-ci déclare toute opération impraticable et se borne à conseiller la compression; le consultant, qui avait déjà employé ce moyen sans succès pendant trois mois, se récrie. *Je ne connais en l'état*, répliqua Lisfranc, *je ne connais qu'un seul chirurgien qui oserait et pourrait vous opérer, c'est Gensoul.* — Le malade accourt à Lyon; M. Gensoul me fit l'honneur de m'appeler en consultation auprès de lui, avec MM. Bonnet et Pillet, pour l'assister dans cette grave question opératoire (ligature de l'artère sous la clavicule, le 31 décembre 1846). J'ai pu voir l'opération et la guérison du malade justifier de tout point les paroles de l'illustre chirurgien de Paris.

tion; c'était l'artiste qui obéissait à une inspiration supérieure. Il ne savait pas toujours faire partager ses convictions à ses contradicteurs, mais l'événement venait presque constamment justifier ses vues. Aussi avait-il foi en lui, et sa propre confiance en inspirait autant à ses malades; il avait auprès d'eux un rare talent de persuasion, il s'emparait de leur esprit, était si entraînant qu'il les fascinait et leur faisait à volonté partager ses décisions. Aussi, nul autre chirurgien de notre époque n'a accompli un aussi grand nombre d'opérations, et l'on doit dire, à son éloge, que jamais un malade n'a succombé sous son bistouri. Il avait dans l'esprit des ressources infinies; il était toujours prêt à tout événement; son imperturbable sang-froid le servait à merveille, et son extrême dextérité le tirait toujours des plus grands périls.

Un jour, il incisait un abcès par congestion, en faisant remarquer que souvent les vaisseaux en sont déviés; il ouvrit l'artère iliaque externe qui était déplacée; un autre en eût été terrifié, et le malade eût pu mourir; pour lui, sans se déconcerter, il procéda de suite à la ligature, et réussit. Aussi nul ne s'étonnera non seulement qu'il ait été dans nos contrées le chirurgien le plus populaire de

puis un siècle, mais encore que sa renommée se soit étendue dans tout le monde civilisé.

M. Gensoul a peu écrit, trop peu sans aucun doute; nous l'avons entendu dans l'intimité regretter amèrement que les nécessités de sa position aient absorbé toutes ses heures, et ne lui aient pas laissé le loisir de publier ses innovations opératoires et l'ensemble de ses pensées; et nous, qui l'avons vu à l'œuvre, combien nous regrettons plus encore qu'il n'ait pas mis au jour ses observations particulières et les modifications heureuses dont il pouvait en grand nombre doter notre science !

Sa vie a été une vie de travail, une vie militante; jusqu'au dernier jour, il est resté sur la brèche; il n'a cessé de lutter que lorsque ses forces ont trahi son courage et qu'il est tombé sans pouvoir se relever.

Pour une intelligence si active, combien furent pénibles cette cruelle épreuve et cette longue immobilité auxquelles le condamnait une maladie sans espoir ! Nous l'avons, à maintes reprises, entendu dire qu'il avait trouvé dans les secours de la religion un calme et une consolation au-dessus de toute parole. Combien, sur son lit de douleur, il

était sensible aux marques de sympathie qu'il recevait de toutes parts! Son cœur en était vivement pénétré; nous l'avons vu pleurer d'attendrissement, et aujourd'hui ses mânes, j'en suis sûr, tressaillent en voyant que sa mort est pour toute la ville comme un deuil public. Chacun de nous a senti que c'était une de ces individualités qui laissent un vide dans la société et qu'on ne remplace pas. Qu'il reçoive ici l'expression publique de nos regrets et de notre profonde douleur, et qu'il trouve une consolation suprême dans l'empressement de cette foule d'amis, de confrères et de concitoyens qui ont voulu accompagner sa cendre jusqu'à sa dernière demeure!

Au nom de la Société de médecine, adieu, Gensoul! adieu, illustre maître! Que l'éternité, cette autre terre promise, s'ouvre devant vous brillante et heureuse comme une légitime récompense de cette vie de labeur qui, ici-bas, ne connut pas le repos.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. DESGRANGES.

—

Au bord de cette tombe ouverte qui va bientôt se fermer sur les restes d'un homme vénéré, qu'il me soit permis, au nom de mes collègues de l'Hôtel-Dieu et de la jeunesse laborieuse de nos hospices, d'apporter le tribut de notre admiration et de nos regrets. — M. Gensoul n'est plus; — il s'est éteint à cette période de la vie qui n'est plus l'âge mûr, mais qui n'est point encore la vieillesse; il a ressenti les premières atteintes du mal qui devait nous le ravir, alors que ses amis et lui-même pouvaient espérer encore de longues années de travail et de prospérité. Toutefois, sa carrière, si elle n'a pas été des plus longues, a été utilement remplie et brillamment parcourue. Admis bien jeune encore au sein des hôpitaux de Lyon en qualité de chirurgien interne, il se fit bientôt remarquer par la sagacité de son esprit, par sa facilité extraordinaire à comprendre, ainsi que par

une aptitude particulière à l'art chirurgical; déjà, sur le second plan, il faisait présager l'avenir exceptionnel qui lui était réservé.

Nommé chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu à 25 ans, il fut appelé deux ans plus tard, par suite de la mort de son prédécesseur le docteur Mortier, à en remplir les graves et lourdes fonctions, dans un âge où tant d'autres jeunes hommes ont à peine leur éducation médicale achevée.

Croirait-on qu'il en fut écrasé? Nullement.

Là où une nature vulgaire aurait fléchi, sa nature d'élite se retrempa et grandit, s'élevant toujours à la hauteur des événements et des besoins. Il ne fut pas seulement chirurgien remarquable, au coup-d'œil rapide et sûr dans l'appréciation des maladies; il ne fut pas seulement opérateur éminemment habile, sachant se tirer heureusement des plus grandes difficultés pratiques; il fut plus encore, et c'est là le cachet d'une supériorité réelle, il fut novateur; il agrandit le champ où l'art peut être utile. Les maladies du maxillaire supérieur, les dégénérescences de toute nature de cet os n'avaient point encore été l'objet d'une opération radicale poursuivant le mal jusque dans ses plus profondes racines. On se contentait d'exciser

les parties les plus superficielles, puis l'on abandonnait à une cicatrisation impossible une plaie faite dans des tissus morbides. M. Gensoul, par un trait de génie, conçut l'idée hardie de poursuivre le mal jusqu'à ses dernières limites; il conçut et exécuta le projet d'enlever le maxillaire tout entier, n'étant effrayé ni par les dimensions de la perte de substance, ni par l'imminence de l'hémorrhagie, ni par les connexions nombreuses du maxillaire supérieur: — l'hémorrhagie, il sut la maîtriser; les connexions, il sut les détruire avec adresse et méthode. Il réalisa donc ainsi un progrès véritable, il combla un *desideratum* et, d'un seul coup, inscrivit à un rang élevé son nom dans les annales de la science.

Homme d'une activité prodigieuse, M. Gensoul suffisait à tout, à son travail d'hôpital, à sa clientelle du dehors, qui grandissait tous les jours sous l'impulsion de sa dextérité opératoire. Ajoutons que, plus que tout autre, il avait le don d'inspirer une confiance illimitée. Confiant lui-même en ses propres forces, il savait transmettre au patient le calme et l'espoir qui préparent le succès; il savait aussi conquérir son affection et sa reconnaissance en lui montrant toute la part qu'il prenait

à ses maux. Tel fut M. Gensoul ; tel nous le peint la tradition ; tel nous le montrent les souvenirs profonds qu'il a laissés à l'Hôtel-Dieu. Son majorat, commencé en 1826 et terminé vers la fin de 1831, fit époque. La réputation de ce bel hôpital fut soutenue avec un vif éclat, et la chirurgie de Lyon fut dignement représentée soit en France, soit à l'étranger.

Absorbé par une immense pratique, M. Gensoul a peu écrit ; mais heureusement tous les enseignements de son expérience ne seront point perdus. Que de fois, parlant à un jeune confrère, ne lui a-t-il pas donné d'utiles avis en lui apprenant comment lui-même avait fait en présence des mêmes difficultés ! On ne l'abordait jamais sans profit pour son instruction ; on ne le quittait jamais sans avoir subi l'ascendant de sa supériorité, ascendant tempéré néanmoins par une extrême affabilité et adouci par cette véritable politesse qui part du cœur. Jusque dans les sujets étrangers à la science, il savait éveiller l'intérêt et dominer l'attention. Sa parole élégante et facile n'était jamais en défaut ; l'expression claire et précise de sa pensée ne se faisait jamais attendre ; sur son visage brillait l'intelligence. Au milieu de

ses confrères il était consulté; dans un cercle de gens du monde il était écouté.

Mais passons rapidement sur cette vie si riche en événements qui ne sauraient figurer à cette cérémonie funèbre et que nous serions, du reste, trop inhabile à décrire. Arrivons tout d'un trait au moment des épreuves.

Oh! combien il dut souffrir, ce maître regretté, lorsqu'il sentit les premières atteintes de sa dernière et cruelle maladie; lorsqu'à la lueur de sinistres pressentiments, il entrevit le doigt de la Providence tracer autour de lui sur les choses du monde : *Omnia vanitas !*

Mais à de grandes douleurs étaient réservées de grandes consolations. Non, je n'oublierai jamais avec quelle effusion empreinte d'une résignation toute chrétienne il se montrait sensible à l'élan sympathique dont il était l'objet dès les premiers jours de sa maladie; il était touché jusqu'aux larmes que tous prissent part à son malheur; il était particulièrement ému de la reconnaissance des classes peu aisées auxquelles il s'était prodigué; ce fut une vraie consolation pour lui que l'explosion de sentiments dévoués qui se fit, à l'occasion de sa maladie, parmi les vieillards de

l'hospice de la Guillotière, dont il était un des administrateurs et pour lesquels il déploya toujours la sollicitude d'un père. Chacun voulait avoir de ses nouvelles ; tous les jours on lui adressait des témoignages d'intérêt et de reconnaissance. Les Sœurs de nos hospices elles-mêmes, des premières, s'approchèrent de son lit de douleur et lui offrirent de prier en commun pour obtenir sa guérison; dernier trait qui montre combien sont durables les sentiments qu'inspirait M. Gensoul; dernier trait aussi qui acheva de porter dans son âme le calme et la résignation, en lui donnant la preuve qu'il avait suivi la voie droite et que pour lui étaient légitimes les espérances de l'homme qui a passé en faisant le bien.

La maladie de M. Gensoul fut longue, les péripéties en furent variées et pénibles. Si parfois l'on croyait entrevoir quelques lueurs d'espérance, le plus souvent les événements du jour venaient accroître les pressentiments du lendemain; et malgré les soins les plus assidus, les plus empressés qu'il reçut des confrères, ses amis, ses parents, il mourut le 4 novembre, dans le sein de la religion, au milieu de sa famille éplorée et entouré de ses amis en deuil.

Arrivé au moment du suprême adieu, qu'il reçoive une dernière fois l'hommage de notre respect et de notre douleur, le digne maître, l'homme éminent que nous avons perdu ; son nom vivra dans notre mémoire, ses œuvres nous serviront d'exemple !

LE DOCTEUR GENSOUL

DEVANT LA PRESSE PARISIENNE.

La presse scientifique de Paris a été unanime dans son appréciation de la vie chirurgicale du docteur Gensoul. Les principaux organes du journalisme médical se sont plu à signaler son influence sur les progrès de la chirurgie contemporaine et à honorer sa mémoire (1). Nous nous bornerons à citer ici le jugement que M. Debout, rédacteur en chef du *Bulletin de Thérapeutique*, en a formulé dans l'*Illustration* (n° du 11 décembre 1858);

(1) Voici comment le *Moniteur des Hôpitaux* de Paris s'exprime sur sa mort :

« Nous avons la douleur d'annoncer la mort d'une des « illustrations de la chirurgie lyonnaise, M. le docteur « Gensoul, connu par plusieurs travaux et l'un des opé- « rateurs les plus habiles et les plus brillants de France. »

(*Moniteur des Hôpitaux*, n° du 11 novembre 1858.)

et ceux de M. Caffe, rédacteur en chef du *Journal des Connaissances médicales* (n° du 20 novembre 1858), et de M. Martin-Lauzer, rédacteur en chef de la *Revue de Thérapeutique médico-chirurgicale* (n° du 1er décembre 1858):

« La corporation médicale est une de celles auxquelles ce journal se fait un devoir de payer son tribut. Il est peu de professions, en effet, où l'on compte plus de morts prématurées, plus d'existences rapidement consumées. C'est que l'exercice de la médecine implique pour ceux qui veulent rester à la hauteur de leurs devoirs, un labeur incessant; un dévoûment à toute épreuve. Aussi, combien de ceux qui sont restés fidèles à leur mission devancent le terme de la vie humaine! Rendre un dernier hommage à ces notabilités, c'est donc honorer la profession tout entière.

« La capitale ne renferme pas toutes les illustrations médicales de la France, et nos provinces pourraient proclamer un grand nombre des leurs qui ne le cèdent ni en célébrité, ni, ce qui vaut mieux, en valeur réelle, à nos grandes renommées parisiennes.

« Au premier rang vient se placer la ville de Lyon, car elle présente une longue série de chirurgiens des plus éminents.

« Ce privilége, elle ne le doit pas au hasard des naissances, mais bien à la grande institution du concours, cette belle conquête de notre siècle que l'Administration hospitalière de cette ville a su adopter et maintenir pour le recrutement des chirurgiens de son grand et magnifique Hôtel-Dieu.

« Aussi, à chaque perte de l'un d'eux, est-ce un nouveau vide pour la science, un deuil public pour la population entière. La mort de M. Gensoul vient nous en fournir une nouvelle preuve.

« Elu chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, à la suite d'un brillant concours, M. Gensoul avait à peine atteint sa vingt-neuvième année, lorsqu'il fut appelé à faire face à un service de plus de quatre cents malades. Certaines circonstances servent à montrer bien vite la valeur des hommes. Ainsi, cette tâche, si considérable qu'elle dut être partagée par ses successeurs, servit à mettre en relief sa nature d'élite. S'élevant à la hauteur des événements et des besoins, il ne fut pas seulement un chirurgien remarquable, au coup d'œil rapide et sûr dans l'appréciation de la maladie; il ne fut pas seulement opérateur éminemment habile, sachant se tirer heureusement des plus grandes difficultés pratiques ; il fut plus encore, et c'est là le cachet d'une supériorité réelle, il fut novateur et sut recu-

ler les limites de l'intervention de son art. Ce n'est pas ici le lieu de tracer même une rapide esquisse des innovations créées par ce sagace chirurgien ; il en est une cependant et des plus hardies, que nous devons rappeler pour la gloire de la chirurgie française : M. Gensoul est le premier qui ait osé amputer le maxillaire supérieur malade. Sa tentative, couronnée de succès, eut un grand retentissement, et l'Institut, sur le rapport de Dupuytren, a décerné au jeune chirurgien lyonnais un des prix fondés par Monthyon pour récompenser les progrès accomplis dans les sciences médicales. Le fardeau de fonctions si lourdes et si graves ne pouvait être imposé que pendant un temps court ; la durée du service du chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu était de six années. Ce terme arrivé, M. Gensoul dut rentrer dans la pratique civile, où il devait continuer à briller au premier rang. Ce n'était pas seulement un chirurgien sagace et plein de ressources infinies ; il avait foi dans la puissance de son art et était doué du rare talent de savoir faire accepter ses décisions par ses malades et de pouvoir leur inspirer ce calme et cette confiance qui préparent les succès. Aussi, peu de chirurgiens ont-ils accompli plus d'opérations dans le cours de leur carrière. Les Sœurs de l'Hôtel-Dieu se plaisaient à dire qu'il

avait la main heureuse. C'est que cette main était au service d'une intelligence d'élite, qui savait intervenir en temps opportun et conduire à bien l'œuvre commencée.

« Nul ne s'étonnera donc que M. Gensoul ait été le chirurgien le plus populaire de nos contrées méridionales.

« Lorsque M. Gensoul dut quitter l'Hôtel-Dieu, il ne s'en éloigna pas sans regrets et accepta avec empressement la place d'administrateur de l'hospice de la Guillotière destiné à recueillir des vieillards infirmes. Cet Etablissement qui en 1840 était obligé de recourir à des quêtes pour subvenir aux besoins de seize à dix-sept vieillards au plus, grâce au concours dévoué de M. Gensoul peut aujourd'hui en entretenir cent dont l'avenir est assuré par des legs nombreux.

« Le moment des épreuves arriva enfin, au milieu de ses prospérités, et le grand chirurgien eut à payer à son tour le tribut à notre humaine nature. Sa maladie fut longue et cruelle; mais à ses grandes douleurs furent réservées de grandes consolations: les marques de sympathie qui lui arrivèrent dès les premiers jours de sa maladie et surtout les témoignages de reconnaissance des classes pauvres auxquelles il s'était si longtemps prodigué, vinrent

adoucir ses derniers instants et lui prouver que le bien qu'on a fait n'est pas toujours perdu même ici-bas.

« M. Gensoul a peu écrit, trop peu pour la science; car un grand nombre de ses créations soudaines seront perdues. Son nom cependant ne périra pas; alors qu'il serait oublié des populations au milieu desquelles il vécut si vénéré et si populaire, il restera inscrit dans l'histoire de la chirurgie, qui lui doit des innovations précieuses. »

Debout,

Rédacteur en chef du Bulletin de Thérapeutique.

« Gensoul fut le plus éminent chirurgien de nos départements; une clientelle trop considérable absorbait toute sa vie et ne lui a malheureusement pas laissé le temps de composer des travaux didactiques; cependant il releva le journalisme médical à Lyon, comme l'un des rédacteurs en chef. Sa réputation considérable se perpétuera par le nombre des opérations qu'il a exécutées : le premier il a appliqué le caustique à la cure des varices, à la fistule lacrymale, à certaines kératites. Il a innové

l'étranglement des polypes à pédicule de l'utérus, sans arrachement ni section. A l'aide de ressorts munis d'un dynamomètre et d'une planchette rembourrée, il a supprimé les bandages dans le traitement des fractures de cuisse et de jambe. En 1828 et deux fois depuis (1847 et 1848), il a pratiqué l'ablation complète de la glande parotide. Il a amputé la mâchoire inférieure avec désarticulation d'un côté. Enfin, il est le premier des opérateurs qui, en 1827, ait enlevé la totalité de la mâchoire supérieure avec plein succès; cette grande opération constituera toujours un titre de gloire que la postérité n'oubliera pas. »

P.-L.-B. Caffe,

Rédacteur en chef du Journal des Connaissances médicales.

« La chirurgie de Lyon vient de perdre un de ses représentants les plus distingués en la personne de M. Gensoul, qui a succombé à une longue et cruelle maladie.

« Né à Lyon, le 8 janvier 1797, reçu docteur en 1824 et nommé chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu la même année, à la suite d'un brillant concours, Gensoul fut installé en cette qualité le 1er janvier 1826, et de ce moment date l'immense réputation qu'il s'était faite dans tout le midi de la France.

« Habile opérateur, il avait, dit-on, la main heureuse, ce qui tenait simplement à ce qu'il était aussi savant médecin. Parmi les conquêtes qu'il a fait faire à la chirurgie, nous citerons seulement les principales : l'application du caustique sur les veines variqueuses, la cautérisation de la cornée érigée en méthode thérapeutique, une simplification extrême des procédés opératoires pour l'ablation des polypes utérins, *l'amputation de la mâchoire supérieure*, etc.

« Rappelons qu'il a trois fois enlevé en entier la parotide dégénérée, opération dont la possibilité avait été révoquée en doute par les maîtres de l'art et qui fut chaque fois suivie de succès ; qu'il amputa la moitié du maxillaire inférieur désarticulé jusque dans sa jointure avec le crâne ; enfin qu'il a introduit d'heureuses modifications dans le traitement des fractures.

« D'une infatigable activité, d'une imagination vive, d'un jugement sûr, Gensoul était digne de la

renommée qui entourait son nom. Il est seulement à regretter que ses nombreuses occupations ne lui aient pas permis de consigner par écrit tous les fruits de son observation et de son expérience.

A. Martin-Lauzer,

Rédacteur en chef de la Revue de Thérapeutique médico-chirurgicale.

TITRES ET TRAVAUX

DU

DOCTEUR JOSEPH GENSOUL.

§ 1. Travaux scientifiques.

1° *Travaux originaux.*

1824. — Essai sur la réunion immédiate des plaies après l'amputation des membres. (J. Gensoul, thèse pour le doctorat, Paris, 17 juin 1824.)

1830. — *Journal clinique des Hôpitaux de Lyon*, recueil mensuel de médecine et de chirurgie pratiques, fondé par le docteur J. Gensoul avec la collaboration du docteur Alph. Dupasquier.

On trouve, dans les deux volumes dont se compose ce recueil, un grand nombre

d'articles de M. Gensoul ; nous signalerons les titres principaux.

Premier volume :

1° Exposé de quelques opérations pratiquées dans le but de corriger certaines difformités de la face. — Mémoire accompagné de planches. — Page 16.

2° Tumeur fibreuse de la dure-mère, avec amaurose et convulsions tétaniques, etc.; autopsie. — P. 113.

3° Inflammation des muscles de la région supérieure du cou. — P. 121.

4° Nouveau procédé pour extraire les corps étrangers volumineux, introduits dans l'œsophage. — P. 217.

5° Note sur une héméralopie épidémique observée sur les soldats de la garnison de Lyon. — P. 290.

6° Observations et réflexions sur les accouchements compliqués par la présence de tumeurs développées dans les parties molles de l'appareil génital de la femme. — P. 300.

7° Diminution de la mortalité des en-

fants trouvés à l'hospice de la Charité de Lyon. — P. 479.

8° Quelques considérations sur la manière de corriger les difformités qui résultent des adhérences vicieuses. — P. 485.

Tome second :

1830. — 9° Opération d'une tumeur cancéreuse énorme, s'élevant de la partie supérieure de l'humérus et entourant l'épaule gauche. — Observation recueillie par M. Pfeiffer et suivie de réflexions par le docteur J. Gensoul. — Planche. — P. 97.

Ici se termine la collaboration du docteur Gensoul au *Journal clinique des hôpitaux de Lyon.*

1833. — 10° Lettre chirurgicale sur quelques maladies graves du sinus maxillaire et de l'os maxillaire inférieur. — In-8, Paris, 1833.

L'ouvrage est dédié à M. Viricel, ancien chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon. M. Gensoul y décrit sa nouvelle méthode pour l'amputation complète de

la mâchoire supérieure; il en rapporte quatre observations: la première date de 1827, la deuxième de 1828, la troisième et la quatrième de 1829. Il en ajoute deux relatives à l'amputation du maxillaire inférieur. — Le texte est accompagné d'un atlas de huit planches, représentant les malades du docteur Gensoul, avant et après l'opération.

Cette publication produisit une grande impression dans le monde scientifique; elle valut à M. Gensoul le *Prix de chirurgie* que lui décerna l'Institut. (Voyez plus haut pp. 18 et 42.) C'est donc bien injustement que certains critiques ont voulu lui ravir l'honneur de cette importante conquête chirurgicale. Voici comment un des élèves de M. Gensoul, le dr J.-E. Pétrequin, a jugé cette question, dans une polémique récente avec l'un des détracteurs du chirurgien lyonnais: « Il vous a déjà été reproché (et j'ai reproduit ce reproche) d'attribuer à Dupuytren, au détriment de M. Gensoul, la méthode pour l'amputation du maxillaire supérieur. Vous prétendez que ce n'était pas

votre dessein; or, que voulez-vous dire? S'agit-il de l'idée de l'amputation complète du maxillaire supérieur? Mais Dupuytren ne l'a jamais formulée. — S'agit-il de la création de la méthode opératoire? On peut vous mettre au défi de justifier votre dire. — S'agit-il enfin de l'exécution sur le malade? Dupuytren n'a jamais pratiqué l'amputation *complète* du maxillaire supérieur — Comment vous défendez-vous? « Quant à moi, je n'ai « voulu parler que de l'influence rela- « tive de M. Gensoul et de Dupuytren « sur la vulgarisation de l'idée. Le mot « *après*, rapproché des mots *a le plus* « *contribué*, n'indique, dans mes in- « tentions, que le degré de cette in- « fluence. » Quelles ambages! quelle explication embarrassée! Que doit-on penser d'une cause réduite à une pareille défense? Et, en vérité, même en vous suivant sur ce terrain, comment peut-on soutenir que celui-là a eu le plus d'influence qui n'a pas formulé l'idée, qui, depuis 1818, époque de sa première tentative, n'a pas établi la méthode, et qui

même n'a jamais pratiqué la résection complète de l'os, tandis qu'on met de côté celui qui non seulement a eu l'idée, mais encore a créé la méthode, qui a trouvé le procédé opératoire et l'*a aujourd'hui appliqué lui-même trente-cinq fois*, et qui enfin a enseigné à tout le monde à le faire, soit par ses écrits, soit par son exemple? Voilà, Monsieur, voilà l'inventeur et le véritable vulgarisateur. Je vous laisse, je laisse maintenant au lecteur le soin d'apprécier le *degré relatif d'influence* qui doit revenir à chacun de ces deux hommes.» (Pétrequin, *Gazette médicale* de Paris, numéro du 31 janvier 1857.)

1847. — 11° Anévrisme traumatique de l'axillaire; ligature de l'artère sous la clavicule; guérison. — Broch. in-8, Lyon, 1847.

1851. — 12° Sur le mécanisme de la vision. — Première lettre à M. Serre d'Uzès. — Deuxième lettre au même. — (*Gazette des Hôpitaux.*)

1851. — 13° Nouveau procédé pour opérer les polypes de la matrice. — Broch. in-8, Lyon, 1851, avec fig.

1851. — 14° Deux observations d'extirpation de la glande parotide;

Présentées à la Société de chirurgie de Paris, et imprimées, par décision de la Société, dans la *Gazette des Hôpitaux* (numéro du 16 septembre 1851).

1854. — 15° Moyens à employer pour arrêter la propagation du choléra. — Lettre au rédacteur en chef du *Moniteur des Hôpitaux*, suivie d'une note sur les maladies épidémiques (inséré dans le *Moniteur des Hôpitaux*, 1854).

2° *Observations et procédés opératoires du docteur Gensoul relatés dans les thèses de ses élèves.*

1828. — Considérations sur le traitement de quelques fractures de la cuisse et de la jambe.

(Watton, thèse de doctorat, Montpellier, 12 mai 1828.)

1828. — De l'extirpation de la glande parotide.

(Auguste Pillet, thèse de doctorat, Paris, 18 juin 1828.)

1828. — Réduction d'une luxation traumatique et spontanée du fémur.

(Brunet, thèse de doctorat, Paris, 1828.)

1829. — Dissertation sur les fractures du corps du fémur, et description d'un appareil pour en opérer l'extension continue.

(Ramadier, thèse de doctorat, Paris, 21 août 1829.)

1829. — De l'emploi de la ligature pour opérer l'ablation de diverses tumeurs.

(J.-F. Perrod, thèse de doctorat, Paris, 1829.)

1830. — Considérations sur la nature et le traitement des tumeurs et fistules du sac lacrymal.

(Alph. Pfeiffer, thèse de doctorat, Paris, 1830.)

Nota. — C'est dans cette thèse qu'on trouve, pour la première fois, la description du cathétérisme et des instruments de M. Gensoul pour la fistule lacrymale, procédé et instruments dont se sont enrichis, depuis lors, tous les traités de médecine opératoire.

1834. — De l'incontinence d'urine (excision de l'urètre chez la femme).

(A. Perouse, thèse de doctorat, Paris, 1834.)

M. Pétrequin, dans son *Anatomie topographique* (2me édition, 1857, p. 461), a rappelé et décrit l'ingénieuse opération de M. Gensoul.

1834. — De la suture et de la réunion des tendons.

(Fréd. Acher, thèse de doctorat, Paris, 1834.)

1834. — Ablation des lipômes par un nouveau procédé opératoire.

(J. Pautrier, thèse de doctorat, Paris, 1834.)

---

§ 2. **Titres honorifiques.**

1822. — Nommé par concours chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, le 5 déc.

1824. — Docteur en médecine de la faculté de Paris (17 juin 1824).

1826. — Installation du docteur J. Gensoul

comme chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, le 1er janvier 1826.

1827. — Membre correspondant de la Société de médecine de Marseille, le 3 mars 1827.

1828. — Membre titulaire de la Société de médecine de Lyon, le 7 juillet 1828.

1828. — Correspondant de la Société de chimie médicale, le 10 novembre 1828.

1830. — Correspondant de la Société d'agriculture et arts de Strasbourg, le 10 juillet 1830.

1831. — Correspondant de la Société médico-chirurgicale d'Hufeland, le 25 décembre 1831.

1834. — Prix de chirurgie décerné par l'Institut. (Voy. pp. 18 et 42).

1834. — Correspondant de la Société médico-chirurgicale de Berlin, le 30 janvier 1834.

1834. — Nommé membre non résidant de la Société médicale de Dijon, le 18 août 1834.

1835. — Membre titulaire de la Société d'agriculture, histoire naturelle et arts de Lyon, le 11 décembre 1835.

1836. — Membre correspondant de l'Académie royale de médecine de Paris, le 31 décembre 1836.

1837. — Correspondant de l'Académie des sciences de Sienne en Toscane, le 28 juillet 1837.

1837. — Correspondant de la Chambre royale d'agriculture et de commerce de Savoie, le 11 septembre 1837.

1838. — Nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, le 29 avril 1838.

1839. — Nommé Administrateur de l'hospice des vieillards de la Guillotière, par arrêté préfectoral du 18 octobre 1839.

Proclamé Président par la Commission administrative le jour de son installation, le 31 octobre 1839; confirmé par arrêtés préfectoraux du 22 janvier 1845, du 11 décembre 1849 et du 4 décembre 1855.

1842. — Membre de la Société médicale d'émulation de Lyon, le 25 janvier 1842.

1842. — Correspondant de la Société médicale de Hambourg, le 8 juin 1842.

1851. — Correspondant de la Société de chirurgie de Paris, le 3 septembre 1851.

1851. — Correspondant de la Société médicale de Hambourg, le 6 décembre 1851.

1852. — Correspondant de l'Académie médico-chirurgicale de Gênes, le 30 décembre 1852.

TABLE.